

LE CONSEILLER DES FEMMES.

DE LA FILLE DU PEUPLE.

Un article inséré dans un des précédens N^{os} du *Conseiller des Femmes*, nous a retracé avec justesse et talent les misères réservées à la pauvre fille du peuple ; mais on a traité la question seulement sous le rapport matériel ; nous allons essayer de l'étendre ou du moins de l'envisager sous un autre point de vue , nous considérerons quel est le plus souvent le résultat de la misérable position sociale que notre civilisation a assignée à cette classe intéressante de la société.

Depuis que le siècle s'occupe d'améliorations on a créé des écoles gratuites pour les enfans du pauvre ; assurément c'est déjà une grande œuvre philanthropique , mais on se borne à apprendre aux petites filles à lire , écrire , coudre , faire la première communion ; et remarquez que ce sont les plus savantes parmi les filles du peuple qui ont profité de ce bienfait. Après cela , on s'empresse de leur donner un état afin qu'elles puissent , par un travail manuel , suffire à tous leurs be-

soins. Si, du moins, après avoir autant borné leur instruction, on payait leurs travaux d'un salaire calculé généreusement et de manière à leur offrir une ressource honorable, il y aurait compensation pour elles au malheur d'être nées pauvres; mais, loin de là, tout le monde sait que les travaux qu'on a déclarés être exclusivement du domaine des femmes sont rétribués misérablement. Qu'arrive-t-il? c'est qu'avec la meilleure volonté du monde, avec toutes les qualités qui constituent la femme laborieuse, une pauvre fille qui n'a que son travail pour moyen d'existence lutte toujours avec désavantage contre la misère... la misère, hideuse plaie sociale qui flétrit tout, même un jeune cœur toujours pourtant si riche de poésie.

Maintenant retraçons rapidement les séductions qui environnent la fille du peuple ainsi placée dans notre échelle sociale; jetons un rapide coup-d'œil sur les pièges semés avec profusion sur tous ses pas et nous dirons après si la pauvre créature, quelle que soit la route qu'elle ait suivie, n'est point digne de toute notre pitié.

La voilà donc jeune fille folâtre, aimant le plaisir et ne pouvant goûter d'aucun plaisir. La femme aime naturellement à parer son corps : elle aussi, comme toutes, a le goût inné d'une innocente coquetterie, mais ce désir même lui est sévèrement interdit.

Se lassant tôt ou tard de son rôle de jeune fille rieuse et insouciant de l'avenir, elle se prendra à réfléchir. On lui parle si souvent d'amour que ces rêves auront pour objet ce sentiment qu'elle ignore encore; mais, l'amour, où le puisera-t-elle? sera-ce dans le choix d'un mari, son égal? c'est bien là presque toujours le but de ses premières pensées, quoiqu'elle sente bien que le mariage ne sera alors pour elle que l'association

de deux misères ; cependant son ame honnête n'hésitera point, elle consentira à mettre sa main dans la main calleuse d'un homme de sa classe ; le désir de devenir, elle aussi, digne épouse et bonne mère la décidera à courir la chance d'un mariage pauvre. Mais, ici encore, les difficultés naissent sous ses pas. Ce n'est point la femme qui choisit, et l'homme qui cherche une épouse, quel que soit d'ailleurs le rang qu'il occupe dans la société, se montre toujours difficile sur ce point. Tout le monde sait aussi que, de nos jours, le mariage n'est, le plus souvent, qu'une affaire de spéculation.

L'homme qui ne possède rien a même l'ambition de vouloir trouver quelque bien chez la femme qu'il a choisie pour compagne, parce qu'il comprend et fait valoir qu'il a, de plus qu'elle, un travail mieux rétribué, et par cela même une puissance réelle, bien qu'elle soit basée sur une injustice, mais elle est réelle sans contredit, parce que la loi du plus fort lui a donné une sanction qui doit la faire triompher en toute circonstance.

D'un autre côté, la fille du peuple, à peine sortie de l'adolescence, est exposée à tous les dangers ; elle ne saurait faire un pas dans la vie sans rencontrer mille embûches, elle est convoitée par tous ; l'homme riche, le vieillard et le jeune homme se disputent son cœur, l'un en lui offrant de l'or et toutes les jouissances du luxe dont elle est privée ; l'autre en lui parlant le langage séduisant de la passion ; il semble qu'elle soit au monde pour devenir la proie obligée du plus habile. Ici l'homme d'intelligence et l'homme d'argent ne se font aucun scrupule d'employer les sophismes de l'esprit et la puissance de l'or pour compléter l'œuvre de la séduction, et, disons-le en passant, n'est-ce point révol-

tant qu'un tel crime passe presque inaperçu dans nos mœurs, et que l'impunité soit toujours adjugée au vrai coupable, tandis que la victime est sacrifiée à l'opinion publique qui la flétrit à tout jamais, parce qu'elle aura cédé à des tentations devenues presque irrésistibles.

Supposons donc la pauvre fille du peuple avec un amour au cœur ; c'est du reste assez ordinairement par là qu'elle commence. La voilà, pauvre fille séduite, appartenant à un amant qui, n'ayant cherché auprès d'elle qu'un amusement passager, l'abandonnera lorsque l'attrait d'un plaisir nouveau l'appellera loin d'elle, et, lui laissant pour partage les larmes amères du désespoir, rira de ses larmes et se fera un trophée de cet assassinat moral.

Qu'arrivera-t-il alors ? jeune encore et toujours exposée aux séductions, elle succombera de nouveau, mais cette fois ce ne sera plus avec l'illusion dorée qui prêta tant de magie à son premier amour, car son cœur froissé est déjà flétri par la plus cruelle des déceptions ; elle n'aura pas le courage de se relever noblement d'une première faiblesse et de recommencer une vie pure. Hélas ! qui lui tiendrait compte maintenant de cet effort de vertu ? d'ailleurs, où aurait-elle puisé l'énergie nécessaire aux nobles résolutions ? est-ce dans l'éducation qu'elle a reçue ? mais elle a sans cesse entendu répéter autour d'elle que savoir gagner de l'argent, c'était le premier des devoirs pour celui qui ne possède aucun des biens de ce monde. Ceci est un principe établi parmi le peuple et comment voulez-vous qu'une pauvre femme, entendant préconiser une telle morale, comprenne qu'il vaudrait mieux pour elle mourir que de ne point soutenir la dignité de son sexe ? Ainsi amenée graduellement sur la route de l'infamie, l'infortu-

née posera un pied égaré sur le premier degré de l'échelle du vice qu'elle doit parcourir jusqu'au dernier ; bientôt elle tombera dans l'ignoble bassesse d'échanger de l'amour contre de l'or ; puis la voilà vivant d'ignominie ; son front est orné de rubans et de fleurs et son ame est avilie. C'est alors qu'avec justice , sans doute , mille voix s'élèveront pour la condamner et la flétrir ; mais hélas ! pas une ne surgira de la foule pour crier grâce et indulgence pour celle que les hommes ont faite ainsi !

Pourtant ce n'est pas tout encore , cette vie qu'elle a embrassée , ce monde , à elle , dans lequel elle vit , ce bonheur factice enfin qu'elle s'est créé en rompant avec tout sentiment d'honneur et de délicatesse , en étouffant le cri de sa conscience , ce bonheur mensonger qu'elle a acheté au prix de sa propre estime , oh ! qu'il est éphémère ! Il s'enfuit avec un caprice d'homme et le mépris reste seul ; il reste seul pour l'infortunée dont le cœur ne se nourrira plus que de fiel. C'est alors que ne pouvant rétrograder , haïssant tout le genre humain et folle de désespoir elle se jettera dans le dernier degré de la corruption. C'est elle , c'est cette fille du peuple , autrefois innocente et pure dont maintenant les regards impudiques nous font peur , dont la voix ignoble nous fait fuir d'effroi , lorsque le hasard nous la montre au déclin du soleil encombrant nos carrefours et portant la démoralisation jusqu'au milieu de nos rues ; c'est elle dont le front ne sait plus rougir quand pourtant son seul aspect attire la rougeur sur le front de toutes les autres femmes. Oh ! qu'il a fallu de douleur , de déception et d'injustice dans l'ame de cette malheureuse pour l'amener à ce point de dégradation qu'elle puisse consentir volontairement à se traîner

ainsi dans la fange, condition si abjecte, que nous autres femmes nous ne saurions y croire si notre beau pays civilisé de France ne nous en démontrait l'évidence à chaque pas.

Qu'on me pardonne d'avoir soulevé un coin du voile qui recouvre ce grand tableau de mœurs, mais lorsqu'on veut guérir une plaie, il faut bien avoir le courage de la sonder malgré ses répugnances. Ah ! plaiguez avec moi cette pauvre créature autrefois fille du peuple et qui maintenant ne mérite plus même de porter le nom de femme ! pitié pour elle ! hélas ! une âme honnête ne comprend bien de la vie qu'elle s'est faite que le malheur qui y est attaché ! Anathème sur ceux qui l'ayant dégradée ainsi lui jettent ensuite de la boue au visage ! honte à l'homme qui partage sa dégradation et se croit exempt de toute souillure parce qu'il s'est réservé l'impunité dans le vice !

Cependant, qu'on ne pense pas que pour elle nous demandions une réhabilitation devenue désormais impossible ; la fleur flétrie ne retrouve jamais sa première fraîcheur ; une illusion perdue ne peut renaître et cette femme ainsi tombée ne peut reprendre rang parmi les femmes, quelles que soient les modifications apportées à son sort ; un hospice et du pain pour ces cheveux blancs qui ne devront jamais être salués d'aucun respect ; c'est tout ce que le cœur le plus philanthropique puisse lui souhaiter.

Mais nous voudrions qu'on songeât enfin à prévenir cette terminaison déplorable de l'une de nos maladies sociales les plus misérables. Nous voudrions que la fille du peuple trouvât dans nos institutions, l'appui et la protection qu'on lui a refusés jusqu'à ce jour, que les hommes généreux de l'époque actuelle, loin de tendre

d'indignes pièges sous ses pas , aidassent de tous leurs efforts , ceux et celles qui voudraient donner à ces intéressantes créatures , les moyens de se faire un rempart contre la corruption et le vice ; et pour arriver à ce but , il faudrait d'abord qu'aucune carrière ne leur fût interdite , qu'on formât mieux leur cœur et leur intelligence , et qu'on rétribuât mieux leur industrie. Enfin nous voudrions surtout que les complices de leurs fautes, eussent du moins assez de générosité pour ne point vouloir , comme cela arrive , en cessant leur rôle de séducteur , prendre ensuite celui de bourreau.

Louise Maignaud.

LE MARI AU CAFÉ, LA FEMME A LA MAISON.

Une soirée délicieuse terminait une belle journée de printemps. Caroline Dorval, jeune femme aux yeux noirs, au sourire gracieux, contemplait avec ravissement les scintillemens du reflet de la lune sur le beau fleuve qui mugissait à ses pieds. Le coude appuyé sur le balcon d'une fenêtre, la tête penchée sur la jolie main, Caroline rêvait, mais de ces rêves vagues, indéfinissables qui, n'ayant que la belle nature pour objet, vont se perdre dans les mystères infinis de la création; douce mélancolie de l'âme, dont le charme opère surtout sur le cœur exempt de passions, molle rêverie qui dispose à la tendresse, aux doux pensers d'amour.

Caroline fut tirée de sa contemplation par son mari, honnête négociant du quartier St-Clair, lequel venait d'entrer brusquement dans le salon. Il s'établit nonchalamment dans un fauteuil, et se prit à bâiller de toute la force de ses poumons. « Mon Dieu! mon ami, seriez-vous indisposé? dit M^{me} Dorval. — Non, ma

femme , non,... mais je m'ennuie. — C'est très-aimable pour moi ce que vous dites là...

Dorval ne répondit pas ; il consulta sa montre, bâilla encore, et dit avec impatience : « Ce diable de Laurent n'est pas venu ; je gage que les amis y sont déjà. — Où donc, mon ami, demanda timidement Caroline ? — Eh parbleu ! au café, où nous devons ce soir jouer le punch. Laurent devait venir ici me prendre ; mais comme il n'arrive pas, je vais partir sans lui ; il viendra nous rejoindre. — Puisque vous devez passer aussi peu de temps auprès de moi, dit Caroline avec dépit, ce n'était pas la peine de m'arracher à la plus douce rêverie. — Et quel était donc le sujet de cette douce rêverie, Madame ?

— Voyez plutôt comme le ciel est beau, comme le fleuve est limpide ! et cet effet de lune ! on dirait que le Rhône a revêtu une ceinture de diamans !

— Ah ! voilà bien vos phrases romantiques, ma femme ; où diable prenez-vous tout cela ? dans quelque roman, je parie... » Un sourire de dédain effleura les lèvres de la jeune femme, et le rouge du dépit obscurcit ce front si calme et si pur un instant auparavant.

« Je vous laisse voguer dans les nuages, Madame, reprit Dorval ; faites de la poésie, si cela vous amuse ; pour moi, je vais au café, c'est un plaisir positif cela ; et moi je n'aime que le positif dans la vie.

— En effet, Monsieur, vos goûts sont les plus prosaïques que je sache ; cependant je ne songerais pas à m'en plaindre, s'ils vous retenaient auprès de votre femme. — Que voulez-vous dire, Madame ? — Je veux dire, Monsieur, que vous me laissez toujours seule à la maison, et que je m'ennuie souvent aussi et avec plus de raison pour cela que vous n'en aviez tout-à-

l'heure. — Ah! ma foi, j'en suis fâché, mais il faut que je fasse mes affaires... — Vos affaires?... le mot n'est pas heureux, et surtout fort mal choisi pour un rendez-vous de café. — Ah ça! Caroline, que signifient ces reproches? — Mon ami, je vais vous parler avec franchise. Eh bien!... — Eh bien! Madame? — Eh bien! oui, je trouve le temps long loin de vous : toujours condamnée à la solitude, le genre de vie que je mène me devient insupportable. Mon Dieu! Dorval, je vous en prie, ne m'abandonnez point ainsi, seule, livrée à moi-même... Je vous le répète, je m'ennuie horriblement. Ces réunions de café ont-elles donc tant d'attrait qu'elles vous fassent oublier entièrement votre pauvre femme? Tenez, ce soir, par exemple, une promenade avec vous m'eût été si agréable! — Ah! pour le coup, Madame, ceci passe la plaisanterie; une promenade quand mes amis m'attendent?... — Voyez donc le grand malheur! En vérité quand il s'agit de moi vous n'avez pas tant de scrupules... — Mais vous, c'est bien différent, ... vous êtes ma femme, et... — Oui, j'entends; ... et avec sa femme on est dispensé de tout égard, de tout soin. — Aussi vous avez une manière d'envisager les choses... — Je traduis votre pensée, Monsieur. — Mais, après tout, ma chère, songez donc que notre lune de miel est passée, que voici bientôt quatre ans que nous sommes époux, et qu'il serait ridicule qu'auprès de vous j'eusse l'air d'un amoureux. — C'est-à-dire que vous auriez honte de m'aimer encore... Mon dieu! que mes rêves de jeune fille m'ont trompée!... Oh! alors ce n'est point ainsi que mon cœur avait rêvé le mariage... J'avais pensé dans mon ignorante crédulité qu'un lien que les hommes avaient fait indissoluble devait assurer aussi la constance des sentimens. — Que

tu es enfant, Caroline! ne vois-tu pas que la nature humaine est ainsi faite, qu'on ne peut l'empêcher de changer. — Alors, Monsieur, s'il en est ainsi, il y a contradiction entre la nature et les lois... — Madame, les lois sont faites pour le bien général. — Et le malheur particulier, peut-être? — Vous êtes donc bien à plaindre? Voyons que vous manque-t-il? N'avez-vous pas de belles robes, les plus beaux schals? Enfin, vous refusé-je de l'argent?... Croyez-moi, Caroline, il y a beaucoup de femmes qui envieraient votre sort. — C'est pour moi la preuve la plus convaincante qu'on le leur a fait bien misérable. — J'en conviens : nous avons des privilèges que vous ne partagez point, mais il en doit être ainsi : la femme est faite pour vivre soumise et retirée; et souvenez-vous, Caroline, que tôt ou tard le monde punit celle qui veut s'affranchir de cette loi. — Vous me désolez, mon ami, avec vos pitoyables sentences; il n'est question ici que de vous et de moi; laissons le monde; je ne lui demande rien; c'est à vous que je m'adresse, à vous qui avez promis de me rendre heureuse, à vous à qui j'appartiens et qui me négligez si cruellement... Ce n'est pourtant que du retour que je vous demande, Dorval; pouvez-vous me faire un crime de vous aimer? — Eh! petite folle, qui vous en empêche? Mais vous me faites perdre un temps précieux. Décidément Laurent ne viendra pas; je sors. — Voilà donc le résultat de mes prières!... Quoi! il vous est impossible de m'accorder cette soirée! je vous aurai vainement imploré!.. Et une larme roulait brûlante dans l'œil noir de la jeune femme. Dorval répondit : Décidément, ma femme, vous n'avez pas le sens commun; mais, je vous le dis une fois pour toutes, épargnez-vous à l'avenir de semblables scènes, elles me fatiguent et ne sauraient

changer ma manière d'agir. Diable! après tout, Madame, je suis le maître chez moi peut-être, et il ne sera pas dit qu'un caprice de femme obtienne de moi des concessions. Je suis homme, Madame, entendez-vous? et je saurai user de mon droit.

En achevant ces mots, Dorval sortit en refermant sur lui la porte avec colère.

Caroline, restée seule, ne pleurait plus, seulement un sourire de dédain contractait ses lèvres roses et un peu gonflées : une nouvelle souffrance venait se joindre à celle qui blessait déjà son cœur... elle était plus malheureuse encore que l'épouse délaissée : son mari venait de lui apparaître injuste et cruel ; il venait de lui montrer à nu toute la sécheresse de son âme, et ce luxe d'égoïsme non-seulement blessait son cœur d'épouse, mais il avait un côté ridicule qui ne lui échappait point; elle comprenait avec amertume que la force ne constituait pas la supériorité. « Des robes! des schals! murmurait-elle en chiffonnant un innocent cachemire qui lui était tombé sous la main; ignoble cœur! et quand mon corps sera richement paré, que ferai-je de mon âme, de mon imagination, de mon cœur enfin qui a tant besoin d'éprouver de tendres sentimens, qui désire avec tant d'ardeur le bonheur d'être aimé?... Mon Dieu! ma vie sera donc finie à vingt ans?... Seule, seule dans la vie... Oh! oui; car cet homme ne m'aime point, et il ne me comprend pas...

Libre,... Maître,... et moi esclave, esclave pour toujours!... non-seulement de lui, mais du monde qui m'interdit même la plainte!...

Caroline fut interrompue au milieu de ces réflexions par un violent coup de sonnette qui se répétait pour la troisième fois.

Elle sortit du salon, et cherchant vainement sa domestique absente, elle ouvrit elle-même et fut excessivement troublée à la vue d'un jeune homme, ami de son mari. Cette visite en cet instant lui parut plus qu'importune, mais la politesse et les convenances lui imposant l'obligation de dissimuler la contrariété qu'elle éprouvait, elle reçut Lucien avec toute la gracieuse bienveillance d'une maîtresse de maison.

Lucien était un de ces jeunes hommes aux idées généreuses, à l'âme d'artiste; son père n'avait pu réussir à en faire un bon négociant, malgré son vif désir de lui voir embrasser cette carrière. Lucien était beaucoup mieux placé dans un salon qu'à la Bourse; il avait déjà fait mille bévues dans le commerce; mais en revanche il connaissait toutes les pièces nouvelles, lisait des romans, et ne manquait jamais un concert, fût-ce même un concert d'amateurs.

Lucien avait été au collège avec Dorval, et quoiqu'ils fussent de goûts tout-à-fait opposés et de natures bien différentes, les deux camarades de collège s'étaient retrouvés avec plaisir dans le monde et se voyaient assez fréquemment.

Lucien avait compris depuis long-temps qu'il n'existait aucune analogie de goûts, aucune sympathie morale entre Dorval et Caroline; il suivait du cœur cette âme de jeune femme, isolée dans la vie, s'ignorant elle-même; puis ce cœur ardent battait avec force lorsqu'il venait à penser qu'il était peut-être réservé à l'amour de compléter cette existence de femme, déjà tant froissée dans ses susceptibilités et entachée d'un mariage en désharmonie avec sa nature. A force de rêver ainsi, Lucien en était venu au point de désirer ardemment d'inspirer un sentiment qu'il éprouvait déjà lui-même

avec passion ; enfin il aimait Caroline et n'attendait qu'une occasion favorable pour le lui déclarer. Or, par un de ces évènements qu'on dirait amenés par le doigt du destin, Caroline dans cette soirée était préparée, pour ainsi dire, à recevoir ces premières impressions dont le charme indicible n'est souvent que le prélude du plus beau drame de la vie...

Lorsque Lucien se vit seul avec cette jeune femme, qu'il convoitait de cœur, une auréole de bonheur sembla luire autour de sa physionomie expressive ; puis, lorsqu'il aperçut des traces de larmes récentes dans les yeux de Caroline, il fut saisi d'une tendre émotion ; car, par un de ces pressentimens inexplicables mais certains, il devina en partie la cause qui les avait produites. Caroline d'abord contrainte et embarrassée, céda peu à peu au charme qui à son insçu agissait sur tous ses sens ; une aimable causerie s'établit entre ces deux jeunes cœurs ; elle fut d'abord spirituelle, animée, puis elle se ralentit et devint presque tendre. C'est qu'aussi la soirée était si belle, l'air si embaumé, le fleuve si limpide, le reflet de la lune si doux et si mélancolique ! Caroline était magnétisée par ce regard de jeune homme plongeant dans son âme et l'inondant de tout le prestige de la passion.

Ah ! dans cet instant tout un cortège de séductions se réunissait autour de cette faible femme ; avec quel charme elle éprouvait le bonheur d'être comprise, car elle sentait bien qu'avec Lucien toutes ses pensées étaient non-seulement devinées, mais encore qu'il en devançait souvent lui-même l'expression, comme s'il les lui eût saisies au passage ! Il est des instans dans la vie où le cœur fait beaucoup de chemin en peu d'heures. C'est ainsi que Caroline établissait déjà, quoique

involontairement, des comparaisons entre son mari et ce jeune homme qui lui apparaissait envahissant toutes ses sympathies ; et il n'est, je crois, besoin de dire que l'avantage demeurerait tout à ce dernier ; déjà elle n'aurait plus songé à se plaindre de l'abandon et de la froideur insultante de son époux ; une nouvelle vie l'animait ; elle ne cherchait point à analyser cet état de bien-être nouveau pour elle ; elle en jouissait. Tout-à-coup le silence succéda à de douces paroles ; mais qu'il y avait de passion dans cette muette expression d'amour ! Silence plein de charmes !... bonheur intellectuel et divin sur lequel n'a point coulé le poison corrodant du remords ! bonheur qui n'a d'éphémère que sa spiritualité, puisqu'il laisse après lui la trace inépuisable de doux souvenirs qu'il éternise.

Nul ne pourrait sonder ce mystère plein de charmes établi entre ces deux cœurs qui se comprennent pour la première fois. Ce qu'il y a de positif en ceci, c'est que Lucien était aux genoux de Caroline, lorsque Dorval se fit entendre dans l'antichambre, rentrant fort gai et fort content de sa soirée passée tout entière au café. Caroline fut rappelée à elle-même par la présence de son mari.

Le prestige de la séduction était détruit par la triste réalité. Elle vit avec effroi combien elle avait été près du crime. Oh ! dit-elle amèrement, c'en est fait ! je serai malheureuse, mais jamais coupable...

Depuis ce jour la porte fut fermée avec soin à tous les amis de Dorval, et particulièrement à Lucien, qui, désespéré d'une vertu qu'il admirait en dépit de ses espérances trahies, partit peu de temps après pour un voyage en Italie.

Assurément ce ne fut point sans se livrer de violens

combats que Caroline parvint à triompher d'un danger que l'indifférence de son mari avait fait naître.

Et si Dorval évita un malheur commun aux époux de sa sorte, il ne put empêcher que le cœur de sa femme ne lui fût aliéné à tout jamais.

Caroline conserva sa vertu et sa réputation, mais elle vécut malheureuse.

LOUISE MAIGNAUD.

L'INDULGENCE.

On distingue trois sortes d'indulgence, celle du cœur, celle de l'esprit éclairé, et celle de l'esprit indifférent.

Le cœur, l'esprit, ou cet état de l'âme qu'on nomme indifférence, rendent également indulgent.

A l'égard des fautes commises : le cœur est indulgent parce qu'il aime, parce qu'il se fait illusion, et parce qu'il répugne à infliger une peine.

A l'égard de l'esprit et des talents : le cœur est indulgent parce qu'il cherche avant l'intelligence un cœur qui lui réponde. Dans l'artiste, dans le savant, il désire surtout trouver l'homme à l'âme aimante et non l'art et la science seulement. Il sympathise au désespoir de Byron, s'attendrit avec Lamartine, s'exalte avec Hugo. Si le poète l'intéresse personnellement, son admiration est entière, parce qu'elle a sa source dans ce sentiment intime qui porte à honorer d'abord ce qu'on aime. Par une sublime illusion, le cœur ennoblit, défie les talents de l'être aimé, et l'entoure d'une auréole de gloire où s'effacent ses imperfections.

Le cœur juge les chefs-d'œuvre et les talents dans l'intérêt de l'artiste, l'esprit les juge dans l'intérêt de l'art ou de la science, peu lui importe les individus.

L'esprit éclairé est indulgent, parce qu'il apprécie l'importance relative des faits et leur moralité essentielle. Il sait faire la part des circonstances et celle des motifs. Le vulgaire ne juge ordinairement les actions que par leur résultat.

L'esprit éclairé est plus indulgent que le vulgaire, parce qu'il voit les obstacles surmontés là où la foule n'aperçoit que défauts et ténèbres. Le vulgaire veut que l'artiste soit un Dieu, et il exige que son œuvre soit parfaite. L'esprit éclairé excuse les imperfections de l'artiste et du savant, il honore le génie, alors même qu'il est restreint par les entraves de l'humanité.

Le vulgaire hausse les épaules à ce qui est nouveau, il sourit de dédain aux errements d'un jeune talent, tourne la tête et n'y pense plus. L'esprit éclairé découvre des germes de gloire sous les déblais de l'extravagance. Les défauts sont toujours saillants pour la multitude. L'esprit éclairé a seul la vue assez perçante pour apercevoir les beautés.

L'indifférence n'est indulgente que parce qu'elle n'a de chaleur ni pour l'enthousiasme de la vertu, ni pour la réprobation du vice, elle flotte dans le calme, évite avec soin tout ce qui peut la faire sortir de son assiette, mais ne sent pour les réprouvés selon le monde, ni une horreur d'instinct, ni un éloignement involontaire; pour elle, le vice est un objet d'observation, la vertu un objet de contemplation froide.

L'indifférence n'a qu'une indulgence négative. Ni l'art ni l'artiste ne lui importent, non plus que la science et le savant. Que l'œuvre lui plaise, elle est satisfaite. Elle n'humilie ni n'encourage. L'indulgence des indifférens est comme la non-hostilité des passans, comme la tolérance de certains individus et la probité banale de quelques autres: nul ne la désire ni ne la recherche.

Mais on désire l'indulgence de l'esprit éclairé parce qu'elle est flatteuse, et celle du cœur parce qu'elle est douce et à toute autre préférable.

Aux coupables repentans, l'indulgence de l'indifférence peut être commode. Elle leur laisse le champ libre pour s'amuser. Celle des esprits éclairés est encourageante et secourable. On peut espérer d'eux justice pour ses vertus à venir. Mais l'indulgence du cœur, le doux pardon de l'offensé, est de toutes la plus salutaire. Elle console et purifie, elle élève le coupable repentant au-dessus de la possibilité de retomber encore; elle scelle ses résolutions du cachet sacré de la reconnaissance et de l'amour.

CAROLINE SCÈS.

ANALYGRAPHIE

Ou méthode facile pour apprendre en peu de temps l'orthographe, d'après les règles de la Grammaire Française, sans avoir besoin de conjuguer, ni réciter de mémoire, par C. Beaulieu : 1 Vol. in 12. revu, corrigé, augmenté. Trois éditions en moins d'un an, une contre façon déposent plus en faveur de l'ouvrage et de la méthode que toute recommandation.

A Lyon, chez M. Rusand et tous les Libraires; à Paris, chez M. Brunot Labbe, libraire quai des Grands-Augustins N° 33, et dans les principales villes de France.

Léon BOITEL, gérant.

Lyon. Imprimerie de L. Boitel, quai St-Antoine, n° 36.

Epreuve.